

Le Flot Qui Se Referme

Par Isabelle SANDY

Brusque, la joie du retour déferla sur Noël.

La veille, au Havre, il avait goûté celle de l'aterrissage. La fermeté du sol sous ses pas, l'immobilité pesante des choses, leur variété, les nouveautés que chaque pas lui révélait, la grâce des enfants, le sourire des femmes, quels dons précieux faisait la terre à ce marin, à cet expatrié!

Depuis neuf ans, il naviguait ou vivait à l'étranger sans avoir touché le sol de France. Il avait gagné son pain, d'abord avec les mains maladroites, le courage et la confiance d'un gars de seize ans dont la mère est morte et à qui le père a dit, un peu gêné:

"Il y a cinq petits après toi, nous ne sommes pas riches. Il faut te débrouiller, mon garçon."

Depuis deux ans, tout allait bien. Après avoir peiné sur la mer, il était entré à New-York chez un businessman bref et attentif, audacieux et loyal, qui l'avait pris en amitié. Noël se proposait d'aider ses frères. Et qui sait? Plus tard, ne pourrait-il pas doter ses sœurs? La route de la Fortune ne tourne-t-elle pas en Amérique avec une vitesse accélérée?

Les faubourgs de Toulouse défilèrent à la portière du wagon. Noël recueillait un éclair de joie dans le regard terne des vitres, je ne sais quel sourire d'accueil dans l'entrebâillement des portes devant lesquelles jouaient des marmots.

Noël pensa à ses jeunes frères. C'est sa naissance qui coûta la vie à sa pauvre mère. Puis vint Robert, qui était mon préféré, puis Suzanne et les deux aînés, si sérieuses déjà quand je partis. Andrée doit avoir vingt-trois ans...

Il évoquait tous les chers visages, sauf celui de cette mère morte avant son départ, et qu'il avait vue, entre deux cierges, si calme, si froide, comme étrangère.

Sa mère... Non, il ne souffrait pas à la pensée de retrouver sa place vide. A seize ans, trop jeune pour souffrir longtemps, il avait donné tout son cœur aux vivants.

A cause de cet oubli, il se sentait joyeux ras cet oubli, si se sentait brillant et neuf s'évadait de l'ombre de la morte.

Il voulut descendre l'un des premiers du train, et sauta sur le quai, ses deux sacs aux doigts. Le flot des voyageurs glissait déjà entre des berges mouvantes, aux cent regards signés, qui s'écoulaient les visages.

"Papa!" cria tout à coup Noël. Il venait d'apercevoir la tête blanche de son père, ses épaules alourdies et arrondies.

Il s'étreignirent, et le vieil homme essaya une larme.

"Tiens! Embrasse notre benjamin! dit M. Sauriac en poussant vers Noël un garçonnet aux yeux rieurs.

—Et les autres, où sont-ils? —Voici, répliqua M. Sauriac un peu gêné. Robert n'a pas voulu manquer le lycée où il a toujours les premières places. Et tes sœurs sont bien occupées à orner la maison.

—Pour moi? s'écria Noël touché. —Pour toi et pour Mme Heurtelain, qui arrive ce soir aussi. Laisse moi prendre ton sac. Voici une voiture. Montez, mes enfants."

Quand ils furent installés, dans un fiacre qui dansait tumultueusement sur le pavé toulousain, à nul autre pareil, M. Sauriac continua.

"Te rappelles-tu Mme Heurtelain? Elle était un peu l'amie de ta pauvre mère, et sons fils Lucien venait jouer avec toi.

—Si je me rappelle, papa! répliqua gaiement Robert. Ce Lucien et moi avons échangé maints horions car nous ne sympathisons guère."

Le jeune garçon éclata de rire, tandis que le père reprit sur le ton contraint qui ne le quittait pas:

"J'espère que vous sympathiserez davantage aujourd'hui, Noël... Lucien est riche, il aime ta sœur Andrée. Longtemps Mme Heurtelain s'est opposée à ce mariage à cause de la pauvreté de ma fille... Mais elle parait changer d'avis et accepte enfin une invitation faite depuis plusieurs mois déjà... Elle passera quelques jours à la maison. Tu devines l'émoi de tes sœurs.

—Je comprends, je comprends, répliqua Noël contrarié, il ne savait trop pourquoi.

—Et on met les petits plats dans les grands! s'écria le jeune garçon. —Tais-toi! gronda le père. Tu es un vrai perroquet. C'est surtout toi que nous fêtons. mon bon Noël, affirma M. Sauriac en serrant les mains de son fils."

C'était un homme très doux, doux comme ces égoïstes qui préfèrent leur repos à de légitimes discussions, et qui ferment les yeux devant les souffrances de leurs proches plutôt que de les soulager.

Par cette douceur inaltérable, par son urbanité, M. Sauriac s'était fait une réputation de bonté un peu exagérée. La bonté est active. M. Sauriac n'était que le témoin passif de la vie familiale.

Jamais il n'avait osé prendre contre sa mère, injuste et autoritaire, le parti de sa jeune femme; mais il avait longtemps parlé de la morte avec des yeux humides.

Comme la voiture pénétrait, sans cesser la danse, dans la petite rue tranquille cont les Sauriac habitaient une modeste ehartreuse au balcon de bois, M. Sauriac dit à Noël:

"Je ne t'ai pas écrit que la tante Berthe est venue habiter avec nous. Tes sœurs avaient besoin d'une personne sérieuse pour les sortir un peu. Ma cousine Berthe a beaucoup d'autorité sur les enfants, et je lui suis bien reconnaissant de diriger mon ménage. C'est grâce à elle, d'ailleurs, que ce projet de mariage est en bonne voie. Elle est l'amie de Mme Heurtelain. Nous voilà arrivés. Voici les enfants!"

Tous, l'écolier rentré du lycée, les trois sœurs brunes et blondes, souriantes et vêtues de noir, entourèrent Noël et l'embrassèrent. Derrière eux, à pas lents, s'avancait dans sa robe de faille noire à guimpe de tulle blanc, celle que l'on appelait avec respect la tante Berthe.

Jamais Noël n'avait été aussi heureux. Fêté, caressé, questionné, se croyait le centre de la vie familiale, tant évoquée en son exil, et il avait l'impression de retrouver, tiède encore, sa place au nid.

Donc, à pas lents, s'avancait la tante Berthe. Petite, menue, les yeux très rapprochés, le nez long, la bouche mince, les cheveux gris correctement tirés sous les peignes d'écaïlle, elle pouvait passer pour une gouvernante de bonne maison. Elle serra aimablement le nouveau venu, alla s'asseoir, et trouva un mot d'accueil qui parut superflu à Noël: ne revenait-il pas chez lui, et n'était-il pas plus chez lui que la tante Berthe? Après la joie des embrassades, il y eut celle des sacs qui s'ouvrirent et révélèrent leurs trésors. Noël avait pensé à tous, sauf à la cousine Berthe dont il ignorait la présence sous son toit. Il s'excusa, la vieille dame sourit et s'éloigna. Noël entendit peu après le martèlement de ses talons sur le plancher nu du premier étage.

frances de leurs proches plutôt que de les soulager.

Par cette douceur inaltérable, par son urbanité, M. Sauriac s'était fait une réputation de bonté un peu exagérée. La bonté est active. M. Sauriac n'était que le témoin passif de la vie familiale.

Jamais il n'avait osé prendre contre sa mère, injuste et autoritaire, le parti de sa jeune femme; mais il avait longtemps parlé de la morte avec des yeux humides.

Comme la voiture pénétrait, sans cesser la danse, dans la petite rue tranquille cont les Sauriac habitaient une modeste ehartreuse au balcon de bois, M. Sauriac dit à Noël:

"Je ne t'ai pas écrit que la tante Berthe est venue habiter avec nous. Tes sœurs avaient besoin d'une personne sérieuse pour les sortir un peu. Ma cousine Berthe a beaucoup d'autorité sur les enfants, et je lui suis bien reconnaissant de diriger mon ménage. C'est grâce à elle, d'ailleurs, que ce projet de mariage est en bonne voie. Elle est l'amie de Mme Heurtelain. Nous voilà arrivés. Voici les enfants!"

Tous, l'écolier rentré du lycée, les trois sœurs brunes et blondes, souriantes et vêtues de noir, entourèrent Noël et l'embrassèrent. Derrière eux, à pas lents, s'avancait dans sa robe de faille noire à guimpe de tulle blanc, celle que l'on appelait avec respect la tante Berthe.

Jamais Noël n'avait été aussi heureux. Fêté, caressé, questionné, se croyait le centre de la vie familiale, tant évoquée en son exil, et il avait l'impression de retrouver, tiède encore, sa place au nid.

Donc, à pas lents, s'avancait la tante Berthe. Petite, menue, les yeux très rapprochés, le nez long, la bouche mince, les cheveux gris correctement tirés sous les peignes d'écaïlle, elle pouvait passer pour une gouvernante de bonne maison. Elle serra aimablement le nouveau venu, alla s'asseoir, et trouva un mot d'accueil qui parut superflu à Noël: ne revenait-il pas chez lui, et n'était-il pas plus chez lui que la tante Berthe? Après la joie des embrassades, il y eut celle des sacs qui s'ouvrirent et révélèrent leurs trésors. Noël avait pensé à tous, sauf à la cousine Berthe dont il ignorait la présence sous son toit. Il s'excusa, la vieille dame sourit et s'éloigna. Noël entendit peu après le martèlement de ses talons sur le plancher nu du premier étage.

Le soleil traînait, embrouillait son écheveau d'or dans les arbustes du jardin; il roissait la brique du portail, et, dans chaque feuille de l'unique fusain, allumait un point vermeil.

Le soleil traînait, embrouillait son écheveau d'or dans les arbustes du jardin; il roissait la brique du portail, et, dans chaque feuille de l'unique fusain, allumait un point vermeil.

"Cinq heures!" dit la voix calme de la tante Berthe arrivée sans bruit. En manteau prune et toque noir, elle attendait sur le seuil du salon.

Les jeunes filles se levèrent avec précipitation, tandis que M. Sauriac disposait fébrilement le bibelot apporté par son fils sur un meuble; et, en s'éloignant il jetait ces mots à Noël surpris:

"Excusez-nous, mon grand. Nous allons attendre Mme Heurtelain. Tes frères restent. Je te les confie. —Qu'ils fassent leurs devoirs! ordonna la tante Berthe. Quant à Noël, il peut lire les journaux que voici. Nous serons bientôt de retour. —Je voudrais bien monter dans ma chambre! dit le jeune homme."

Mais nul ne lui répondit. La conversation était si animée entre ceux qui portaient qu'aucun d'eux n'avait dû entendre.

"La tante Berthe a une singulière façon de recevoir, songea Noël. L'arrivée de cette dame les bouleversa tous plus que la miègne, dirait-on. Aussi bien je saurai retrouver tout seul ma chambre!"

Il se sentait mécontent, mais non inquiet: cette famille, cette maison étaient tellement siennes! On s'était dit que pendant ces neuf années passées au loin, la famille et la maison étaient devenues sa substance, comme le pain qu'il avait mangé, car il en avait nourri la chair de son cœur. Qui donc pourrait les lui arracher?

Il se rappela avec un sourire le mot amer prononcé devant lui, sur le bateau, par un voyageur aux yeux meurtris de mélancolie:

"Il ne faut pas quitter ceux que l'on aime: ils vous oublient. Partir, n'est-ce pas mourir un peu? C'est mourir comme les morts."

Ah! le rôle de l'habitude même dans les choses du cœur! Et comme vite le flot se reforme sur l'absent! Ses rides circulaires vont s'agrandissant, s'affaiblissant, et c'est comme si rien n'avait été...

En méditant, Noël inspectait la maison, sa maison... D'abord il remarqua peu de changements. Puis les choses humilées s'animent et se plaignent avec véhémence. Un portrait de la mère de Noël, relégué dans la chambre des enfants, répéta ce mot jadis entendu par Noël:

"Pourquoi inviter Berthe? Nous ne sympathisons guère... Enfin si tu y tiens... Elle a été élevée avec toi après tout..."

Puis se plaignit la table à ouvrage de la morte; son humble bois brun avait été entaillé au canif par les enfants auxquels on l'avait livrée comme une vaine.

Noël pénétra dans la chambre de ses parents et là, à son profond étonnement, le passé resta muet. Tout était changé, des objets sans âme avaient remplacé les autres; la tante Berthe avait apporté son mobilier, cosy et laid, qui répétait lourdement, malhonnêtement: "Nous sommes chez nous! Nous sommes chez nous!"

Papa, songea Noël, doit se contenter de la petite chambre contiguë à celle de mes frères.

En effet, il s'en rendit compte. M. Sauriac avait abandonné à tante Berthe la plus belle pièce de la maison. Pour la première fois, Noël se sentit un étranger, chez lui. Pourquoi? Pourquoi? Son père, ses sœurs, l'avaient tendrement accueilli. Quel accueil lui manquait, dont celui de la tante Berthe était la caricature?

Partir, c'est mourir comme les morts! Ce mot amer remontait sans cesse à la surface de sa pensée comme une lugubre épave soulevée par des lames de fond. Il était obligé enfin d'en convenir: sa place n'avait pas été gardée au foyer. Le flot s'était refermé. Mais il se sentait vivant, décidé à lutter, à reconquérir l'amour des siens.

Il pensa que la vue de sa chambre le réconforterait et il la chercha. C'était la plus grande pièce et la plus aérée après celle qu'occupaient ses parents. On la lui avait donnée sur l'ordre du docteur qui avait soigné sa pleurésie.

Qu'il était étroit! Ses souvenirs hésitaient un peu. On avait rendu cette chambre indépendante en ouvrant sur le corridor, tandis que la porte de jadis était condamnée.

Mais Noël ne tâtonna qu'un instant. Sa chambre d'enfant lui apparut, étrangère remise à neuf récemment. En pleine lumière, ses glaces redorées devaient offenser le regard. Mais la nuit venait, nivelée, apaisante. L'œil de Noël saisissait des nappes de tons clairs et doux, et, sur une table brillante, où se couraient en débris géométriques la mouvante lumière, une gerbe de roses rouges.

"Mes sœurs ont pensé à moi, murmura Noël réconforté, et ma chambre est la mieux parée..."

De nouveau parlaient sa jeunesse, sa confiance, son amour pour les siens, et la mère morte, dont sa souffrance avait failli retrouver la trace, s'enfonçant plus avant dans la nuit du passé.

Noël descendit chercher son bagage qu'il installa dans un coin obscur de la chambre. Il n'eut ensuite que le temps de descendre pour assister à l'arrivée de Mme Heurtelain.

mes chez nous! Nous sommes chez nous!"

Papa, songea Noël, doit se contenter de la petite chambre contiguë à celle de mes frères.

En effet, il s'en rendit compte. M. Sauriac avait abandonné à tante Berthe la plus belle pièce de la maison. Pour la première fois, Noël se sentit un étranger, chez lui. Pourquoi? Pourquoi? Son père, ses sœurs, l'avaient tendrement accueilli. Quel accueil lui manquait, dont celui de la tante Berthe était la caricature?

Partir, c'est mourir comme les morts! Ce mot amer remontait sans cesse à la surface de sa pensée comme une lugubre épave soulevée par des lames de fond. Il était obligé enfin d'en convenir: sa place n'avait pas été gardée au foyer. Le flot s'était refermé. Mais il se sentait vivant, décidé à lutter, à reconquérir l'amour des siens.

Il pensa que la vue de sa chambre le réconforterait et il la chercha. C'était la plus grande pièce et la plus aérée après celle qu'occupaient ses parents. On la lui avait donnée sur l'ordre du docteur qui avait soigné sa pleurésie.

Qu'il était étroit! Ses souvenirs hésitaient un peu. On avait rendu cette chambre indépendante en ouvrant sur le corridor, tandis que la porte de jadis était condamnée.

Mais Noël ne tâtonna qu'un instant. Sa chambre d'enfant lui apparut, étrangère remise à neuf récemment. En pleine lumière, ses glaces redorées devaient offenser le regard. Mais la nuit venait, nivelée, apaisante. L'œil de Noël saisissait des nappes de tons clairs et doux, et, sur une table brillante, où se couraient en débris géométriques la mouvante lumière, une gerbe de roses rouges.

"Mes sœurs ont pensé à moi, murmura Noël réconforté, et ma chambre est la mieux parée..."

De nouveau parlaient sa jeunesse, sa confiance, son amour pour les siens, et la mère morte, dont sa souffrance avait failli retrouver la trace, s'enfonçant plus avant dans la nuit du passé.

Noël descendit chercher son bagage qu'il installa dans un coin obscur de la chambre. Il n'eut ensuite que le temps de descendre pour assister à l'arrivée de Mme Heurtelain.

Andrée portait elle-même le cache-poussière de la voyageuse dont M. Sauriac avait pris les sacs.

C'était une femme un peu lourde, d'aspect imposant, moins ridicule que Noël ne l'avait malignement espéré. Le regard était droit, autoritaire et intelligent. Elle marqua quelque surprise à la vue de Noël. Et le jeune homme pensa qu'on avait oublié de parler de son retour...

Quel joyeux accueil était fait à l'étranger! M. Sauriac se révélait un chevalier servant accompli, tandis que les jeunes filles, ravies, obéissaient à un simple coup d'œil de la tante Berthe, ordonnatrice de ces fêtes.

"C'est une maîtresse femme! chuchota M. Sauriac à l'oreille de son fils. Nous lui devons l'établissement d'Andrée. Une maîtresse femme!"

—Je voudrais bien aller faire un brin Je toulais, pour être à la hauteur des circonstances, reparti Noël ironique. Je monte dans ma chambre.

—Dans ta chambre?... murmura M. Sauriac. Ah, oui! c'est tout naturel. Berthe! Excusez-la un instant, chère madame, je dois lui demander un renseignement. Berthe, reprit M. Sauriac en aparté, Noël veut aller s'habiller... Sa chambre, tu sais bien?"

—Parfaitement. Nous aurions dû l'indiquer plus tôt à Noël. Son frère va le conduire.

—Mais ce n'est pas la peine, ma tante! Je connais bien le chemin! protesta le jeune homme."

La cousine Berthe sourit fugitivement, tandis que M. Sauriac, un peu courbé, se rapprochait de Mme Heurtelain.

"Nous nous avons retenu une chambre; l'hôtel, à deux pas, à cause de l'arrivée de notre amie, qui occupera votre chambre ici. Vous comprenez, n'est-ce pas, Noël?"

S'il comprenait? Il comprenait au point qu'il serra les dents sur un sanglot, qu'il abaissa les paupières sur des larmes, et qu'il dut bander toute sa volonté exercée par neuf ans de luttés et de solitude, pour arriver à répondre simplement:

"C'est bien. Je vais chercher mon bagage."

—Votre frère vous accompagnera. Je vais l'avertir."

Noël monta, silencieux et courant, vers sa chambre. Pour rien au monde il n'eût voulu que quelqu'un s'aperçut de sa naïve erreur. Souffrant d'un glacé, amer, désespéré, il avait honte de son fidèle amour, comme d'un ridicule.

Et, brutalement rejeté vers le Pasé, il y retrouva l'immobilité, sa mère oubliée...

"Maman, Maman! soupira-t-il. Toi seule aurais gardé la place de l'absent! Le foyer, c'était toi; l'amour, c'était toi. Et c'est toi que j'avais oubliée..."

Un projet venait de naître en lui. Tâtonnant, se heurtant aux portes, il pénétra dans la chambre de ses frères. Un feu de la clarté jaune d'un réverbère allumé dans la rue s'y glissait; grâce à cette clarté, Noël put décrocher le portrait de sa mère. Il le racha sous son par dessus et descendit, plus calme.

THOMAS WALSH



En moins de deux ans, le sauveur Thomas Walsh, employé par la cité de New-York et professeur de nage au bassin municipal de Battery Park, a sauvé la vie à 351 personnes.

LES BICHES

Biches qui rôdez dans les bois, Calmes, perplexes, attentives, Et qui dans l'instant où j'arrive, Vous dissipez autour de moi.

Lentement, mollement, chacune, En cercle autour de mon regard, Comme un nauage au ciel du soir Se défilait autour de la lune,

Que j'aime vos airs vaporeux, Et ces grands flocons de silence Qui tombent avec nonchalance De vos pas prudents et peureux!

Douces, et pourtant infidèles, Vous fuyez en tressant vos pieds, Avec des regards effrayés, Comme un oiseau avec ses ailes!

Tendres animaux clandestins, Vêtus de bure, Couventines, Qui fremissez dans le matin Comme des cloches en sourdine,

Dans cette suave saison, Entendez bien vos songes qui volent, Lorsque les calmes chemins sont Pleins de sentiments sans paroles!

—O rêveuse Communauté En oraison dans le feuillage, Immenses papillons d'été, Corps qui ne semblent qu'un sillage,

Vos yeux sont de dolents soupirs Dressés sur la brise amollie; Mais puisque la mélancolie, N'est que le voile du désir,

En quel lieu, dans quelis ténèbres, Le crime enivrant du plaisir, A la fois bachique et funèbre, Vient-il sur vous s'appesantir?

Quand glissez-vous, furtives, promptes Voraces aussi, vers celui Dont le cri puissant vous conduit Par delà l'Espoir et la honte?

—O biches, dont le noble ennui Dans les bleus matins se promène, Je songe à ces heures des nuits Où nous avez une âme humaine...

Comtesse de NOAILLES.

—Un homme d'Etat britannique, qui ambitionne de faire jouer en Europe par l'Angleterre d'aujourd'hui le rôle qu'y joua l'Angleterre de 1815, oublie simplement que la politique de cette époque-là n'avait point à envisager ces deux indécis éléments de la situation actuelle: les avions et les sous-marins.

"Me voici!" dit-il à son jeune frère qui le cherchait.

Ils partirent dans l'ombre presque noire agglomérée le long de la rue, d'un réverbère à l'autre, et jusque sur les toits à peine touchés par un mince croissant de lune. Des chats miaulaient au fond des jardins éclairés par l'autome. On voyait des silhouettes confuses s'immobiliser devant les portes, puis disparaître derrière elles, qui jalousement se refermaient.

Noël. Heureux, les familles, songea Noël. Malheureux qui ne les quitte pas!"

Il se senta plus fort contre lui le portrait de sa mère. Leur sort n'était-il pas le même? Elle par la mort, lui par l'absence, n'étaient-ils pas devenus deux étrangers, dans la maison?

Il se fit ironiquement. Sur le seuil de l'hôtel qui paraissait propre et très modeste, l'airé des Sauriac congédia son jeune frère avec ces mots:

"Je me sens très fatigué ce soir, car j'ai passé la nuit en wagon. Excusez-moi auprès de papa. J'irai le voir demain matin. Bonsoir, petit! Sois sage et travaille, il n'y a que cela de vrai!"

Il pénétra dans l'hôtel. Un inconnu le laissa sur le seuil d'une chambre inconnue. Et au froid qui glaça ses épaules, il sentit que le flot était refermé.

ISABELLE SANDY. (Dessins de H. Fournier.)

L'Homme Aux Mules

Je ne vous recommande pas, nous disait Derainnes, la cuisine de l'hôtel du Lion d'Or, à X... Elle est médiocre sans être abondante. Quant à la ville, elle est certainement la dernière de France où je voudrais vivre: aucune jolie rivière ne la flatte de son sourire, pas le moindre petit coteau vert ne la protège des vents. Vous devinez que ce ne fut pas mon plaisir qui me retint plus de quarante-huit heures dans ses murs ingrats.

Je venais d'achever, sans appétit ni complaisance, un repas vulgaire. La pluie, qui tombait depuis l'aube, n'avait pas cessé avec les premières ombres de la nuit. Résigné à passer à l'hôtel les heures de la veille, j'avais allumé un cigare et m'appliquais à oublier, dans l'évocation de quelques souvenirs aimables, les ennuyeuses réalités du présent, lorsque la porte donnant sur la rue s'ouvrit, et un homme s'arrêta sur le seuil.

—Peut-on remiser? interrogea-t-il d'une voix impérieuse.

Je le considérai attentivement. Il était coiffé d'un feutre aux larges ailes, solidement chaussé et guêtré comme un chasseur de chamois; une longue pélerine lui couvrait les épaules. Il portait une barbe en pointe parfaitement blanche, et ses yeux noirs flambaient dans un visage émacié d'ascète.

—Eh bien! Où peut-on remiser? reprit-il du même ton cassant.

Je me demandais encore quelle pouvait être la condition de ce voyageur qui n'avait certes rien d'un roulier ordinaire, lorsque, jetant un regard à travers les rideaux du vitrage, j'aperçus, arrêté au bord de la chaussée, dans la morne désolation du crépuscule pluvieux, le plus singulier équipage... Ce n'était ni une roulotte de bohémiens, ni un fourgon de démolisseurs. L'étrange véhicule ressemblait plutôt aux voitures que possèdent certains gros épiciers pour livrer leurs denrées en campagne. Il était attelé de mules. Deux chiens, d'énormes danois, escortaient la voiture.

Un instant, l'homme aux mules parla avec le valet d'écurie, puis il fit un geste en regardant à l'intérieur de la voiture. Une jeune fille en surgit aussitôt, frêle, mince, les traits d'une délicatesse exquise, habillée du tailleur le plus simple et coiffée d'un petit baret de laine. Elle sauta à terre et, avant qu'il eût remis de sa surprise, s'enfonça dans la salle de restaurant, où elle s'assit à une table libre, tout près de moi.

Elle resta là, pensive, la tête appuyée sur la main. Parfois, elle promenait ses regards autour d'elle et les arrêtait sur moi sans insistance effrontée mais sans timidité. En quelques mots un peu secs, elle congédia l'hôtelier, qui était venu lui présenter ses offres de service.

—Quand mon père sera là, dit-elle.

Elle demanda ensuite: —Avez-vous un piano? —Oui, mademoiselle, nous en avons un dans la salle des fêtes.

—Bien. Merci. Je suis contente.

L'homme aux mules fut bientôt de retour. Il entra, suivi des deux énormes danois, et prit place à table, en face de sa fille.

—Nous coucherons ici, Eveline. —Comme vous voudrez, père... —Je suppose qu'il pleuvra toute la nuit.

—Je le pense également... Si y a un piano dans cette auberge. Serriez-vous contrarié si j'en jouais toute la nuit?

—Toute la nuit, oui. Jusqu'à minuit, non.

—Bien, père.

Ils dinèrent rapidement. L'homme aux mules se leva le premier.

—Chambre no 3, dit-il à sa fille. La miègne est en face... Pas après minuit, hein?

—Bonsoir, père!

—Sigurd! Freia! Allons! Il sortit, suivi des deux danois. Et la jeune fille s'approcha de l'hôtelier d'un pas décidé.

—Voulez-vous me conduire? Ensemble, ils quittèrent la salle de restaurant.

Quelques minutes plus tard, après quelques gammes prestement égrenées, j'entendis s'élever, du plus méchant piano à danser que j'aie jamais rencontré, le chant solennel d'une sonate de Beethoven. La curiosité, le désir de savoir grandissaient en moi avec la surprise. Au risque d'être jugé bien indiscret, je me glissai, sur la pointe des pieds, dans la "salle des fêtes", que les seules bougies n'échappa pas à la jeune fille, dont les mains s'immobilisèrent sur le clavier; puis, muette, elle posa ses yeux sur moi comme si elle attendait des explications ou des excuses. Fort embarrassé, je lui demandai la permission de l'écouter jouer. Je ne sais plus quelles sottises j'ajoutai sur le mauvais temps et mon désarçonnement. Elle me répondit par un sourire d'ironie voltigeant sur le clavier jauni. Elle jouait de mémoire avec talent, émotion et parfois avec exaltation. Je ne pus me retenir de lui adresser quelques compliments: elle les accueillit avec bonne grâce. Nous nous mimes à causer. Je brûlais de connaître son histoire. D'un ton à la fois ironique et désenchanté, elle me la conta à peu près en ces termes:

FETICHES ET AMULETTES

De la Lanterne: Fortune et santé assurées, longue vie certaine, réussite garantie de toutes entreprises.

Telle est la notice qu'on pouvait lire, il y a quelques mois, dans certains journaux et prospectus distribués dans les rues et à l'entrée des stations métropolitaines. Ces assurances de bonheur étaient suivies du nom du magicien-prince hindou ou égyptien et de son adresse. Il vendait des sachets, des amulettes, des poudres, des fétiches, à des prix variant suivant la tête et sans doute la bourse du client.

Les affaires devaient probablement réussir, car le diseur de bonne aventure avait installé un salon de réception et un cabinet de travail (?), assez luxueux dans le quartier de l'Etoile; il venait de trouver un appartement, ce sont des choses qui arrivent encore, rarement il est vrai, et clients, clientes surtout, affluèrent, mais les plaintes affluèrent non moins rapidement et un beau matin le prince hindou, qui s'appelle prospectivement Dulan, fut arrêté pour escroqueries.

Peut-être n'avait-il pas songé à employer amulettes et sachets pour son compte personnel puisqu'on peut assurer sans crainte de se tromper que son entreprise n'a pas répondu à toutes ses espérances.

Le juge d'instruction, curieux par profession, interrogea le "sorcier."

—Vous vous exprimez assez difficilement, comment avez-vous pu convaincre vos victimes?

Et l'interpellé de répliquer: "L'humanité est naïve; un air bizarre, quelques gestes singuliers et le tour est joué."

<